

Les grands malaises de la vie peuvent-ils s'expliquer?

Stanley Péan, *Le cabinet du Docteur K.*, Montréal, Planète rebelle, 2001, 174 p., 19,95 \$.

Stanley Péan, *Cette étrangeté coutumière* (récits autour des photos de François Lamontagne), Québec, Éditions J'ai VU, 2001, 48 p., 14,95 \$.

Conrad Laforte, *Contes traditionnels du Saguenay*, Québec, Éditions Va bene, 2001, 300 p., 22,95 \$.

Yvon Paré

Number 107, Fall 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37456ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paré, Y. (2002). Review of [Les grands malaises de la vie peuvent-ils s'expliquer? / Stanley Péan, *Le cabinet du Docteur K.*, Montréal, Planète rebelle, 2001, 174 p., 19,95 \$. / Stanley Péan, *Cette étrangeté coutumière* (récits autour des photos de François Lamontagne), Québec, Éditions J'ai VU, 2001, 48 p., 14,95 \$. / Conrad Laforte, *Contes traditionnels du Saguenay*, Québec, Éditions Va bene, 2001, 300 p., 22,95 \$.] *Lettres québécoises*, (107), 30–31.

Les grands malaises de la vie peuvent-ils s'expliquer ?

La vie est faite de passages, de détours qui aspirent et nous jettent hors de soi. Un geste, une rencontre, une intuition et tout peut changer. Et s'il suffisait de rêver, de partir sur les ailes de l'imaginaire pour comprendre ? Conteurs et écrivains ne sont-ils que des passeurs qui nous poussent vers une autre dimension de la vie ?

R É C I T

YVON PARÉ

STANLEY PÉAN POURSUIT LA RÉÉDITION des histoires qu'il a publiées un peu partout au cours des années. Une manière de redonner vie à ces textes et d'éviter l'éparpillement. *Le cabinet du Docteur K.* reprend une suite de nouvelles, « d'histoires d'amours contrariées ».

LE SENS DE LA VIE

Des amours étioilées, des amants devenus des étrangers, des êtres qui tentent de s'arracher à une grisaille qui les étouffe et les tue. Il faut soulever la chape de plomb et échapper aux gestes qui emprisonnent. La parole permet de forer un passage vers le rêve et de changer l'existence. L'important, peut-être, est de transgresser les tabous et de s'aventurer dans une réalité autre. Parce qu'il faut secouer les conventions, déchirer les clichés et découvrir le véritable sens de la vie.

Brutes tyranniques, nous nous sommes employées à réduire le Verbe à ce jargon de comptoir et de chiffres, ce pidgin sans poésie qui voyage en numérique à la vitesse de la Lumière, ce sabir qui, sous prétexte de mettre en réseau les sens, embrigade l'essence. (p. 13)

Stanley Péan s'attarde à briser cette « vérité » et à casser cette langue de plomb. Il empoigne le faux langage qui garrotte les sentiments et vide les mots de leur sens. Sans le langage, il n'y a pas de vie possible. Il faut retourner au verbe, au sens, s'inventer des chemins et explorer toutes les réalités. Il suffit d'oser, de faire confiance à la rondeur des phrases pour s'enfoncer dans des failles que la quotidienneté masque, ces fissures que nous ignorons trop souvent. Fragiles moments, délicats instants de vie où tout peut advenir, se transformer en bonheur comme en terrible cauchemar.

Les récits les plus étranges et les plus étonnants de Péan surgissent quand l'auteur s'accroche à la réalité. Pensons à « N'ajustez pas votre appareil » ou encore à « Fièvre d'un mercredi soir ». Un fait anodin, un moment de colère, un bar ou encore un vieux téléviseur et tout bascule. Péan sait alors se faire efficace, usant souvent de procédés narratifs connus et familiers. Le lecteur glisse dans une réalité autre, différente, étrange mais toujours possible. Je me suis attardé à ces « passages » en abordant *La nuit démasque* dans un numéro antérieur de *Lettres québécoises* (n° 102, été 2001, p. 36). Péan alors se fait explorateur, pourfendeur, dénonciateur des réalités et des interdits. L'amour et l'atroce se côtoient, le bonheur et le sanguinaire étant les facettes de la réalité. Il arrive à secouer l'équilibre changeant qui marque nos certitudes. Quel est le sens de la vie ? Nous sortons toujours un peu troublés des histoires de Péan, et c'est ce qu'il faut.

Un clochard meurt dans un moment d'extase, une femme retourne dans la maison qui a hanté son enfance pour se faire justice, une autre se fait

assassiner dans un bar devant l'œil indifférent des buveurs. La vie est dure, animale mais tendre aussi comme dans le récit initiatique « Poussière d'arc-en-ciel ». Il suffit de regarder par une fenêtre et de ne jamais dire non au désir et à la pulsion.

Stanley Péan reste préoccupé par la réalité, le monde, la communication, la misère des uns et le cynisme des autres. En cela il reste un humaniste, un véritable chercheur d'humains.



STANLEY PÉAN

L'auteur n'a pas de réponse mais il interroge, esquisse des réponses en puisant tout autant dans sa propre vie que dans celle des autres. Comment ne pas être attendri devant la mort du père, ce récit si bellement exprimé ?

Il était Haïtien, certes, mais il aurait très bien pu être Arménien, Chinois ou Québécois. Ça n'aurait rien changé. Il était en exil, mais devant la mort ne sommes-nous pas tous exilés de cette vie que nous aurions souhaitée, de ces rêves que nous n'avons pas su réaliser. Je me fais sentencieux alors que l'émotion ne réclame que la sincérité, qui est souvent le contraire de la littérature. Son histoire n'est guère plus tragique qu'une autre, j'en conviens, mais pas moins pathétique non plus. C'était mon père, tout simplement. Ni meilleur ni pire qu'un autre. (p. 117)

Sa propre expérience, il n'hésite pas à la visiter, peut-être pour mieux l'ajuster. Alors la vie coule dans ce qu'elle a de plus beau et de plus intense. La vérité se trouve en soi et hors de soi.

UNE ÉCRITURE MAÎTRISÉE

Stanley Péan reste vrai, sensible et cynique, parfois tendre pour montrer les dérapages qui guettent l'humanité. Les textes qu'il signe aux Éditions J'ai VU, dans *Cette étrangeté coutumière*, s'insèrent naturellement dans la suite du *Cabinet du Docteur K*. même si Péan a travaillé à partir des photographies de François Lamontagne. Là encore, il s'arrête sur des couples qui ont vécu l'amour et les ruptures, ces instants où tout se fait et se défait. « Par fierté, par orgueil mal placé plus probablement, ils ne s'étaient jamais dit je t'aime. » Ces phrases que l'on ne dit jamais, elles finissent par gâcher la vie, par nous plonger dans une indifférence où le cœur et l'âme étouffent. Un tout petit volume mais une écriture qui respire, parfaitement maîtrisée. Beaucoup de tendresse aussi. Péan semble délaissé un peu le spectaculaire pour s'approcher de plus en plus de l'humain.

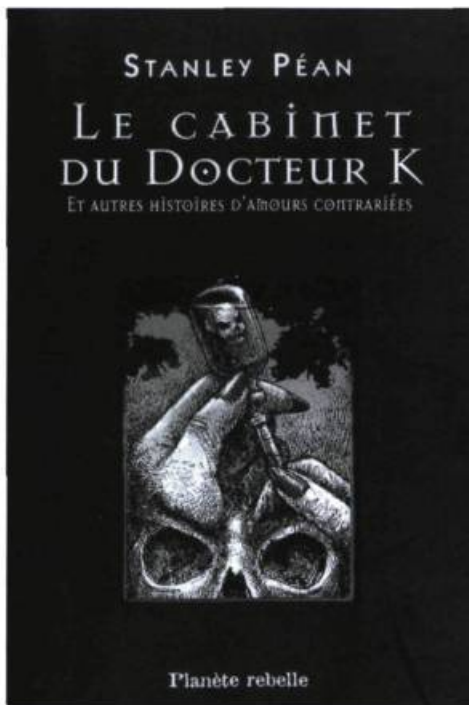
Et c'est peut-être l'auteur lui-même qui explique le mieux sa démarche dans le texte final du *Docteur K*.

De toute façon, de quoi aurions-nous bien pu parler, moi et moi ? Des filles que j'ai aimées, le plus souvent mal, qui m'ont fait souffrir et vice-versa ? De ma passion malade pour la musique ? De mon admiration pour Albert Camus, Jacques Stephen, Alexis et Harlan Allison, pour Jacques Ferron, Jorge Luis Borges et Anne Hébert ? De mon goût pour la littérature de combat, à la fois en prise directe sur le réel et ouverte sur le rêve ? (p. 171)

Un monde est ici cerné où nous retrouvons certains musiciens de jazz, des tableaux qui passent d'une nouvelle à l'autre. Malgré toutes les directions explorées, Péan fait preuve d'une belle cohérence.

UN MONDE DE LÉGENDES

Conrad Laforte n'en est pas à son premier ouvrage sur les contes et les histoires qui ont marqué le Québec. Voilà qu'il revient avec *Contes traditionnels du Saguenay*, une région qu'il a visitée magnétophone à la main, dans les années cinquante, alors que la télévision et les moyens de communication n'avaient pas encore tué tout à fait l'art de la parole. Conrad Laforte s'est arrêté dans le Haut-Saguenay, à côté de dame Mélanie Houde, veuve de Grégoire Côté de



l'Anse-Saint-Jean, Johnny Lavoie, Joe Boudreault et Ernest Gagné.

Tout en établissant les origines et les types de contes qu'il nous présente, le folkloriste sait ne pas gâcher notre plaisir. Juste ce qu'il faut de renseignements pour nous guider dans le récit et les origines du conte. Assez fascinant de voir que les conteurs du Haut-Saguenay se réfèrent à une longue tradition présente un peu partout dans le monde, certains récits remontant à l'époque d'avant Jésus-Christ. Phénomène de société où l'oralité jouait un grand rôle, ces histoires colligées par Conrad Laforte se lisent avec plaisir.



Et comment ne pas être impressionné par la mémoire d'Ernest Gagné qui, avec « La reine blanche », a su tenir en haleine son auditeur pendant plus de trois heures. Véritable roman à rebondissements, cette histoire incroyable ne laisse jamais l'intérêt s'émousser. La retranscription honnête, sans pour autant oublier la saveur et le pittoresque de l'oralité, est un véritable cadeau. Travail de mémoire sur une tradition oubliée ou presque, travail de respect qui nous ramène un monde où il était possible de voyager dans les royaumes du ciel et de la terre.

Fascinant aussi de constater comment le milieu est parvenu à transformer un conte. Les rois et les reines de dame Grégoire Côté et d'Ernest Gagné ressemblent plus à de prospères cultivateurs qu'à de véritables têtes couronnées. Les conteurs ne pouvaient parler que de l'univers qu'ils connaissaient.

Un livre nécessaire, intelligent, bien présenté, avec des illustrations qui ont juste ce qu'il faut de naïveté et de fraîcheur pour nous pousser dans un monde où tout est possible. Parce que, à cette époque, il suffisait d'avoir du courage, de la ruse et de la patience pour vaincre. Un très beau cadeau de Conrad Laforte.

